Le Monde

Agnès Thurnauer
Le Monde
November 26th, 2024
By Philippe Dagen

L'histoire de l'exil au pluriel s'écrit à la Porte-Dorée

L'exposition « Chaque vie est une histoire » fait surgir les émotions et les sentiments de destins déracinés

EXPOSITION

Créée en 2003, ouverte au public depuis 2007 à Paris, la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, renommée en 2014 Musée national de l'histoire de l'immigration, acquiert des travaux d'artistes vivants depuis 2005. Son premier achat fut la vidéo *Mother Tongue*, de l'artiste franco-algérienne Zineb Sedira. Depuis, ce fonds s'est développé, comme, en parallèle, les deux autres constitutifs du musée, nommés « Histoire » et « Témoignages et société ».

L'exposition « Chaque vie est une histoire » n'est pas un inventaire de ces enrichissements, bien trop nombreux pour que les salles du Palais de la Porte-Dorée puissent les montrer tous, mais un choix opéré par les conservatrices responsables de ces fonds, Emilie Gandon, Elisabeth Jolys-Shimells et Isabelle Renard. Pour le déterminer, elles ont travaillé en dialogue avec la romancière d'origine mauricienne Nathacha Appanah, autrice de *Tropique de la violence* (Gallimard, 2016), récit de la vie de Moïse, enfant comorien que sa mère a abandonné à Mayotte. L'exposition s'est faite en puisant dans les collections, et en mettant en relation les œuvres entre elles et ces mêmes œuvres avec des éléments documentaires.

Sentiment de séparation

Voilà pour la définition technique de « Chaque vie est une histoire ». Mais on peut en donner une autre : un montage remarquablement construit et cohérent, en dépit de la grande variété des éléments qui le constituent. Les œuvres et les documents sont en effet de natures matérielles diverses : peintures, vidéos, photos, installations, lettres, affiches, journaux, etc. Cette diversité peut devenir, visuellement, une difficulté insoluble. De surcroît, ils renvoient à des lieux, des époques et des désastres aussi divers, de la guerre du Rif, conduite dans les années 1920 par l'Espagne et la France pour assurer leur pouvoir colonial sur le Maroc, aux persécutions antisémites avant et pendant la seconde guerre mondiale, et jusqu'à aujourd'hui : aux mouvements migratoires du Sud vers le Nord, aux traversées mortelles de la Méditerranée et de la Manche, aux demandeurs d'asile, et aux politiques de rétention et d'expulsion des pays européens.

L'artistique et l'historique se répondent et s'expliquent de façon continue, sans qu'il soit besoin de longs textes sur les murs

Se saisir de tant de sujets et réunir en quelques salles plus de deux cents objets était donc difficile. Or, ici, l'artistique et l'historique se répondent et s'expliquent de façon continue, sans qu'il soit besoin de longs textes sur les murs. Le dispositif fonctionne par le seul effet des proximités établies par l'accrochage. Exemple : sur un mur, un quadriptyque de Djamel Tatah de 2008, quatre fois le même adolescent debout devant un fond sombre, presque noir, les mains dans les poches, les yeux au sol. Quatre allégories de la mélancolie, de l'ennui, de la solitude.

A quelques pas de ces tableaux, un espace clos présente l'histoire du Studio Rex, dans le quartier marseillais de Belsunce, spécialisé dans les photos d'identité ou de mariage et les portraits de famille. Ces derniers étaient souvent des montages à partir de plusieurs clichés parce qu'en réalité ces familles étaient le plus souvent dispersées entre l'Algérie et la France. Ce que l'adolescent peint par Tatah et ces images ont en commun ? L'éloignement, la distance, le silence.

Tout près se trouve une grande toile de Bilal Hamdad, de 2021, *Rive droite*. Picturalement, elle n'a rien à voir avec les Tatah : elle représente une sortie de métro à la station Barbès-Rochechouart, des passants de tous âges, plusieurs d'origine africaine, un vendeur d'épis de maïs grillés, un jeune couple qui se tient par la main. Aucun détail actuel n'y manque.

« Land and Language #1 » (2017), d'Agnès Thurnauer.

KLEINEFENN/ADAGP, PARIS 2024

Elle est peinte avec un réalisme impeccable et, par quelques allusions, rend explicitement hommage à *L'Atelier du peintre*, de Courbet (1855), le réaliste par excellence. Pourquoi est-elle cependant à cet endroit ? Parce que ces gens semblent ne pas se voir. Ils glissent à côté les uns des autres, chacun dans sa vie : rien de plus. Encore le même sentiment de séparation.

Mutisme forcé

C'est ainsi que l'exposition est conçue : ni par thèmes ni par dates, mais par sentiments et émotions. Le premier qui s'impose est la peur, née de la menace et de l'interdit. En haut de l'escalier qui conduit aux salles, une grande toile d'Agnès Thurnauer fait office d'avertissement. On n'y voit d'abord que des silhouettes et des mots, écrits en anglais et en français, qui se rapportent aux langues : intonation, dialecte, native ; et aussi, au centre, *« voiceless »*, sans voix.

Au deuxième regard apparaissent grillages et rouleaux de fils de fer barbelés : les frontières, les contrôles, l'impossibilité de se faire comprendre, le mutisme forcé. Taysir Batniji lui fait écho : sur des savons, matériau fragile, il a écrit : *« Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un Etat. »* C'est l'article 13 de la Déclaration des droits de l'homme, que si peu d'Etats respectent. Il est logique que soient projetées à côté les vidéos dans lesquelles la Franco-Marocaine Bouchra Khalili faisait raconter et dessiner sur des cartes l'itinéraire des migrants qu'elle interrogeait. L'angoisse est dans leurs mots et leurs voix. Ce chapitre est aussi celui où est posé sur le sol un kwassa-kwassa : barque rigide de celles qui servent aux passages clandestins vers Mayotte.

L'horreur de la misère est une autre de ces émotions, très présente et violente : traces de cabanes dans la jungle de Calais photographiées par Bruno Serralongue, migrants endormis dans leurs sacs de couchage photographiés par Mathieu Pernot, portrait en pied d'un émigré réfugié dans un tunnel de la Défense peint en 1981 par Jürg Kreienbuhl (1932-2007) et, en vis-à-vis, témoignages de la Marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983, surnommée « Marche des beurs », lutte pour la régularisation des sans-papiers – et occupation du Palais de la Porte-Dorée en 2010 qui se révéla efficace.

Là encore, les ressources historiques sont à leur juste place pour que nul ne puisse ignorer ce qui s'est passé et se passe toujours. De même qu'il y a toujours autant de persécutions raciales et politiques et d'exilés forcés de fuir pour survivre : ils fuient désormais l'Afghanistan des talibans, la Syrie de Bachar Al-Assad ou l'Iran des mollahs comme, autrefois, d'autres fuyait l'Europe du IIIe Reich. L'histoire se répète, toujours semblable et toujours effroyable. ■

PHILIPPE DAGEN

Chaque vie est une histoire, Palais de la Porte-Dorée, Paris 12e. Du mardi au vendredi de 10 h à 17 h 30, 19 h samedi et dimanche. 9 € et 12 €. Jusqu'au 9 février 2025.

MICHEL REIN PARIS/BRUSSELS